



© M. WILBERG

Albert Rouet
archevêque de Poitiers

« Dieu est un planteur d'iris »

Il fut pendant dix-sept ans évêque de Poitiers. Dans quelques jours, il quittera sa charge, comme le font tous les évêques à 75 ans. Albert Rouet est l'une des grandes figures de l'épiscopat français, intellectuel solide, bon connaisseur de la Bible, pasteur proche et amical. Un homme créatif qui, dans le sillage de Vatican II, continue de défendre une certaine vision de l'Église, ouverte au monde, soucieuse des plus faibles, confiante en son peuple.

... **Bertrand Révillion** : Dans quelques jours, vous remettrez votre démission au Pape, comme tout évêque le fait à 75 ans. Dans quel état d'esprit êtes-vous ?

Albert Rouet : C'est une bonne chose que le concile Vatican II ait instauré une limite d'âge pour les prêtres et les évêques. Je trouve cette règle objective sage et libératrice. D'autant que c'est le diocèse qui, dans son attente ou en l'absence de directives claires, porte la fatigue de son évêque. Je suis très en paix. J'ai tenu à avertir le diocèse suffisamment tôt afin qu'il s'y prépare. Les chrétiens – et pas seulement les chrétiens – accompagnent ce « retrait » avec beaucoup d'amitié et de délicatesse. J'apprends à me dépouiller...



Quelle est la mission la plus urgente pour un évêque ?

Savoir où conduire son peuple pour qu'il trouve les « pâturages ». Discerner comment nourrir la faim et la soif du Christ. Si le peuple des baptisés est nourri, il deviendra alors nourriture pour l'ensemble de la société. L'évêque est un veilleur : la bonne herbe change de place en fonction des années, des saisons. Sans rester au même endroit, il faut se mettre en route, bouger. Le troupeau qui lui est confié n'est pas capable de parcourir d'une traite de longues distances. Il faut y aller pas à pas, repérer les petits trajets qui sont vitaux pour que les hommes et les femmes d'aujourd'hui espèrent.

Si vous ne deviez retenir qu'un grand projet dans lequel vous vous êtes totalement investi, serait-ce celui des « communautés locales » ?

Oui, sans aucun doute. Ma fierté n'est pas d'avoir « inventé » quelque chose de nouveau. Elle est d'avoir permis à des hommes et des femmes de se tenir debout dans la foi, dans leur humanité. La confiance faite à des êtres humains les grandit. C'est une grande chose pour un évêque que de voir des baptisés se lever, prendre une responsabilité, assumer une charge au nom de la foi de leur baptême.

Comment vous est venue cette idée des « communautés locales » ?

Cela fait près de quarante-huit ans que je suis prêtre et je suis frappé de voir à quel point la structure paroissiale est à la fois centripète et cléricale. L'organisation du territoire par paroisse a exercé, au cours de l'histoire, une influence considérable sur le ministère. Le prêtre a été en quelque sorte contraint, par la structure qui s'imposait à lui, de récapituler dans sa propre personne tous les ministères, toutes les fonctions. Dans les premiers temps de la vie chrétienne, on constate au contraire une multiplicité de ministères.

Il n'y a pas un « homme orchestre » censé tout faire et tout porter !

Exactement ! Saint Paul décrit quantité de services ou ministères différents au service de la communauté. Or, cette multiplicité – qui est une vraie richesse ! – devient impossible dans une structure qui a été faite par des prêtres et pour des prêtres. C'est la structure qui pousse peu à peu, s'ils n'y prennent pas garde, les prêtres et les laïcs généreux à se cléricaiser au mauvais sens du terme, c'est-à-dire, finalement, à courir après le pouvoir ! En 1975, j'ai essayé de voir si d'autres fonctionnements étaient possibles et j'ai trouvé des pistes intéressantes, notamment dans les Églises dites du « tiers-monde ». Le Cardinal Joseph-Albert Malula, dans ce qui s'appelait alors le Zaïre, avait mis en place des communautés de base dont le modèle s'est assez vite répandu, notamment en Amérique latine. Une autre manière de bâtir l'Église sans s'appuyer uniquement sur un quadrillage territorial. Je me suis rendu à plusieurs reprises sur place, en Afrique, en Amérique latine, et même dans l'océan Indien. J'ai constaté que l'Église pouvait être très vivante sans user jusqu'à la corde des prêtres moins nombreux pour des missions qui vont en s'élargissant.

Le modèle « un clocher, un prêtre » n'est plus tenable ?

Non seulement il n'est plus tenable, mais il n'est pas souhaitable. Il y a une grande fécondité à passer du modèle du prêtre « chef » sur une portion de territoire au modèle du prêtre ministre de la mise en relation des communautés

« Le prêtre est celui qui ramène à la source. »

entre elles, ministre de l'encouragement des baptisés, « veilleur », pasteur à part entière.

Un peu sur le modèle itinérant de Paul ?

Oui. Lorsque je suis arrivé à Poitiers, où j'ai trouvé une communauté chrétienne vivante, fort bien préparée par mon prédécesseur, le Père Rozier, j'ai proposé au diocèse de tenter progressivement l'expérience. La réponse fut immédiate, enthousiaste : le conseil presbytéral et le conseil pastoral, après le temps nécessaire au discernement, ont accepté de se lancer dans l'aventure. Il ne s'agit donc pas de la décision d'un évêque seul, mais bien d'une démarche commune, progressivement inventée ensemble.

Concrètement, qu'est-ce qu'une communauté locale ?

C'est un groupe de chrétiens qui prend en charge le témoignage de l'Évangile sur un quartier, un village. Il y a toujours un prêtre qui est envoyé à cette portion du peuple de Dieu, mais ce prêtre accompagne plusieurs de ces communautés locales, les encourage, les aide, fait en sorte que chaque communauté fasse Église avec les autres. L'essentiel est que la communauté puisse vivre sa foi sur place, à proximité. L'organisation repose sur trois missions spécifiques confiées par l'évêque à des laïcs : l'annonce de la foi, le service de la prière et l'exercice de la charité. Auquel s'ajoutent deux charges faisant l'objet d'une élection : un délégué pastoral dont le rôle n'est pas de commander mais d'unifier la communauté, et un responsable des affaires matérielles et financières. C'est donc à une petite équipe de cinq baptisés qu'est confiée – pour une période de trois ans renouvelable une fois – la vie de la communauté locale. Cette équipe travaillant en lien fraternel avec le prêtre qui lui est envoyé.

Et ça marche ?

Oui. Avec parfois des difficultés, des échecs. Mais cela met en route des hommes et des femmes que l'on n'infantilise plus, à qui, au nom même de leur baptême, on reconnaît un rôle fondamental dans l'annonce de la foi. Le prêtre y trouve mieux son compte : libéré d'un certain nombre de tâches et de charges qui ne relèvent pas directement de son ministère, il peut vivre un véritable accompagnement spirituel, jouer un vrai rôle d'affermissement de la foi, permettre que ces communautés ne se replient pas sur elles-mêmes, mais fassent Église.

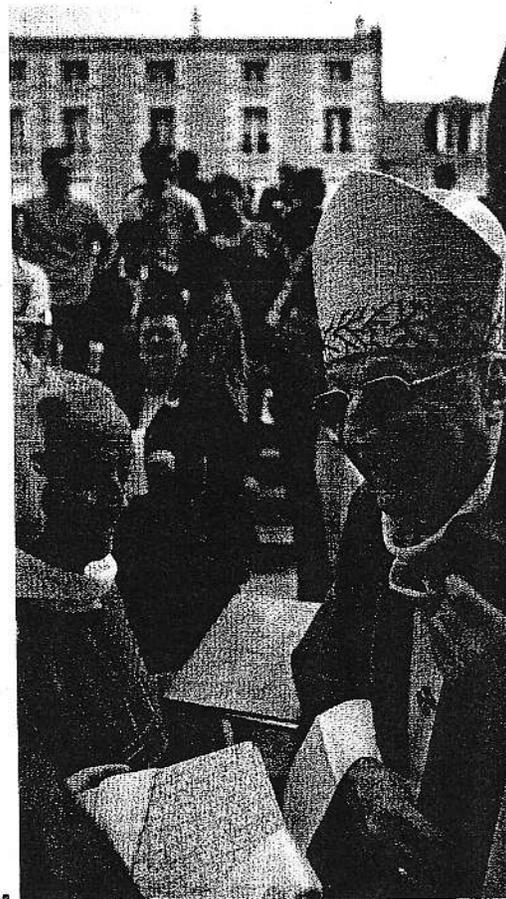
Vous n'avez pas créé les communautés locales pour pallier le manque de prêtres...

Ce serait une bien triste manière de regarder les baptisés :

« Faute de prêtres, on prend des laïcs ! » Non, les laïcs ne sont pas des « bouche-trous », ils ont à vivre la dignité de leur baptême. Le baptême rend chacune et chacun membre du Christ, la confirmation rend adulte dans la foi ! Est-ce un simple vœu pieux ou une réalité mystérieuse à laquelle nous croyons ? Ces sacrements ne doivent-ils pas avoir d'importance dans le fonctionnement interne de la vie de l'Église ? La mise en place des communautés locales a été l'occasion de faire vraiment confiance aux laïcs baptisés, de sortir de cette concurrence stérile entre clercs et laïcs. Même s'il y avait un prêtre partout, il faudrait des communautés locales prises en charge par les baptisés.

Pour vous, il est donc possible qu'une part de la charge proprement « pastorale » repose aussi sur les épaules des laïcs ?

Et pourquoi pas ? Ils sont baptisés et confirmés ! J'ai la conviction que cette organisation permet aux prêtres d'habiter de manière plus féconde leur ministère, d'être pasteurs au milieu d'un peuple, ministres du lien entre communautés, serviteurs de la réciprocité. Y a-t-il plus belle définition du ministère presbytéral que d'être ministre de la réciprocité ? Saint Paul évoque les jointures, les articulations, les ligaments pour faire que le corps soit mobile, qu'il sache bouger, avancer au rythme de chacun. Évidemment, c'est plus difficile d'être ce ministre-là que d'être le chef de sa paroisse, régnant sur tout, le temporel et le spirituel ; et, plus grave, pouvant gouverner sans tenir compte de la paroisse d'à côté, de la communauté d'à côté, du prêtre d'à côté ! Il y a une manière de vivre dans une quasi-autarcie son rôle de curé de paroisse qui blesse la fraternité évangélique. Le prêtre doit revêtir le...



« L'hypertrophie des ministères masculins a créé un

... tablier de service : service de l'entraide, de l'écoute fraternelle, du dialogue. Service de l'ouverture au reste de l'Église et au monde, aux fragilités de la société.

Qu'est-ce qu'être prêtre ?

Un prêtre est un homme qui aide des baptisés à devenir progressivement adultes dans la foi. Combien de chrétiens relisent dans la foi ce qu'ils vivent ? Combien évaluent leur action sous le regard de l'Évangile, et pas uniquement à l'aune du succès humain ? Le prêtre est celui qui ramène

à la source, il est le sourcier de l'Évangile, il provoque le croyant à vivre vraiment de sa foi. Il est comme Jésus qui regarde Zachée. Jésus ne lui fait pas la morale, il lui dit simplement : « Ce soir, je dîne chez toi ! » Et cette invitation bouleverse sa vie. Le prêtre est avant tout ce « sourcier » qui s'invite à dîner, qui est capable de trouver en chaque être le lieu de sa soif et de sa générosité. Être prêtre, c'est être ministre de la communion, c'est envoyer les uns vers les autres, c'est veiller sur la faim des hommes et des femmes, être celui qui fractionne le pain pour le donner à manger, qui lève la coupe de vin pour ouvrir la communauté aux appels du

monde, éviter le repli, l'inévitable construction de murs de fortification. Enfin, le prêtre est celui qui redit à une communauté que ce qu'elle est, elle l'est par grâce.

D'où vient cette tendance actuelle à « re-sacraliser » le prêtre ?

La notion de « sacré » est ambiguë. Il y a une conception du sacré qui n'est pas chrétienne. Le sacré sépare, divise : il y a ce qui est « sacré » d'un côté et ce qui est « profane »

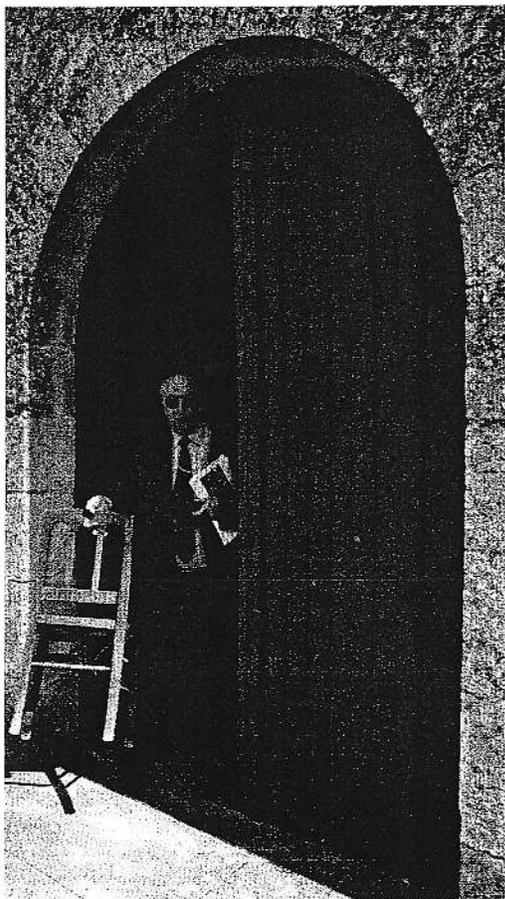
de l'autre ; et on a tôt fait de ranger les prêtres du côté du sacré et les laïcs du côté du profane. C'est oublier un peu vite l'unicité dans laquelle nous place le baptême par lequel nous sommes toutes et tous « prêtres, prophètes et rois » ! La Bible témoigne d'une sortie progressive du sacré pour entrer dans la catégorie de la sainteté. Le « saint », c'est Dieu, le Tout-Autre qui entre en alliance avec l'homme. Cette alliance met la sainteté au cœur même de l'humain. Par l'Esprit, chaque homme, chaque femme est désormais une terre sainte. La division sacré-profane n'est donc pas pertinente en christianisme. En « re-sacralisant » le prêtre – comme cela est actuellement visible dans certaines orientations – on fait un mauvais calcul. On espère que cela augmentera le nombre des vocations. Mais quel profil de prêtre allons-nous susciter avec pareille stratégie ? Je crains que nous n'ouvrons la porte à un profil psychologique attiré par le pouvoir – car qui maîtrise le sacré maîtrise le pouvoir – soucieux d'affirmer, au travers d'une différence affichée, une identité marquée par une certaine fragilité humaine. Le prêtre n'a pas à être l'homme du sacré comme on le trouve dans toutes les religions depuis l'aube de l'humanité : il a à être le serviteur de la sainteté.

On devient prêtre pour être heureux ?

Choisir le ministère par seul esprit de sacrifice serait inquiétant, voire franchement présomptueux ! Dans l'évangile de Jean, il est vingt et une fois question de la joie, dont dix-sept fois après la Cène. Si on n'est pas capable d'être heureux dans le ministère, il vaut mieux ne pas y entrer. Bien sûr, il y a des sacrifices comme il doit en exister un certain nombre dans la vie d'un père ou d'une mère de famille !

Il y a tout de même un « sacrifice » particulier : le célibat. Ne pourrions-nous pas un jour voir cohabiter les deux états de vie – célibataire et marié – au sein du même ministère presbytéral ?

Il faut s'interroger : est-ce que nous sommes une société qui peut comprendre que Dieu mérite qu'on lui donne tout et que la foi est capable de prendre totalement un être ? Le célibat est un signe un peu fou qui a de l'importance. Cela signifie que le Christ peut prendre tout un être. Le célibat est alors le signe d'une radicalité heureuse du Royaume. Cela posé, on peut en venir à la question de l'organisation de l'Église. Je ne crois pas que l'ouverture du ministère presbytéral à des hommes mariés résoudrait ce que l'on appelle, d'un mauvais terme, la « crise des vocations ». Le célibat n'est pas un dogme, c'est une discipline qui n'a pas toujours existé. Cette loi pourrait donc changer et cela ne me choquerait pas. La vraie ques-



!dramatique sous-évaluation du rôle des femmes.»

tion consiste à bien réfléchir aux ministères dont l'Église a besoin aujourd'hui. S'il s'agit simplement de demander à des hommes mariés d'exercer un modèle de ministère hérité du XIX^e siècle, ce serait un faux progrès. Ce n'est pas parce qu'on est marié qu'on est d'avant-garde ! Donc, commençons par réfléchir au prêtre dont nous avons besoin.

Quelle place pour les femmes dans cette Église ? Elles sont très présentes et pourtant encore peu associées à la gouvernance, peut-être aussi pas assez écoutées, entendues dans leur propre expérience de la foi...

Je reconnais volontiers qu'il y a un problème énorme. Je peux essayer de vous répondre, mais en disant au préalable qu'on n'avancera sur cette question que dans le dialogue et pas en demandant aux seuls hommes – fussent-ils évêques ! – de déterminer quelle devrait être la place des femmes dans l'Église. La difficulté actuelle vient sans doute du fait qu'on a hypertrophié les ministères. On a placé les ministres ordonnés au sommet de la vie ecclésiale, l'idéal étant de devenir prêtre. Or, comme ces ministères ne sont historiquement confiés qu'à des hommes, cela a créé, en retour, une dramatique sous-évaluation du rôle des femmes. Ce qui ne fut pas toujours le cas : Marie-Madeleine a eu un rôle considérable auprès des Apôtres. Des femmes ont eu un rôle de « mère » de leur communauté. N'oublions pas aussi que ce sont les femmes, de retour du tombeau vide, qui ont appris la résurrection aux Apôtres ! Dès le départ, les femmes jouent un rôle d'une grande importance dans l'annonce de la foi, dans le discernement. La figure féminine est très présente dans les Églises pauliniennes. La question aujourd'hui est de savoir s'il y a, oui ou non, une singularité propre aux femmes dans l'approche de l'Évangile, dans la manière d'entrer en relation avec le Christ et avec le Père. Ceci sans enfermer les femmes dans une conception trop simpliste, du genre : « Les hommes font ceci et les femmes font cela. » Il faut commencer par cette réflexion de fond avant de revendiquer des « places » pour les femmes dans une organisation masculine. La question n'est pas organisationnelle mais d'abord spirituelle...

Que les femmes ne puissent pas commenter la parole de Dieu lors de l'Eucharistie, n'est-ce pas une vraie pauvreté ?

On lie aujourd'hui la consécration et l'homélie, et seul le prêtre peut servir les « deux tables ». Mais le rapport à la parole de Dieu déborde son usage liturgique. Des femmes exercent de fait cette mission de la « manducation » de la parole de Dieu.



Il semble qu'il y ait eu des diaconesses...

Et il pourrait y en avoir à nouveau. Rome ne s'est pas formellement prononcé contre cette perspective. Espérons !

Sur certaines questions de morale, l'Église ne doit-elle pas aussi d'urgence bouger ? Le sort réservé aux divorcés, notamment « remariés », est-il tenable ?

C'est une question qui est cause de douleurs infinies. Commençons par relire l'Écriture : il y a cette phrase de Jésus relatée au chapitre 19 de l'évangile selon Matthieu : « Ce que Dieu a uni, l'homme ne doit point le séparer. » La position actuelle de l'Église repose en grande partie sur ce texte. Or, la question posée par les Pharisiens à Jésus concerne la ...

Mgr Albert Rouet en 9 dates

1936 Naissance à Thenay, dans l'Indre.

23 mars 1963 Ordonné prêtre.

1963 Aumônier de jeunes à Paris.

1983 Vicaire général pour le diocèse de Paris.

1986 Évêque auxiliaire de Paris.

1993 Évêque coadjuteur de Poitiers.

12 juin 1994 Évêque de Poitiers.

16 décembre 2002 Archevêque de Poitiers.

Janvier 2011 Remet au Pape la démission de sa charge épiscopale.

À lire « J'aimerais vous dire » (Bayard, 2009), « L'Eucharistie et l'humanité » (Anne Sigier, 2008). À paraître : « Vous avez fait de moi un évêque heureux », entretiens avec E. Boone et M. Taillebois (L'Atelier).





« C'est un printemps que nous sommes en train de vivre ! »

passait alors dans les cœurs ? Qui peut soupeser la foi des gens d'hier pour dire qu'elle était plus vivante que celles des hommes et des femmes d'aujourd'hui ? Ces comparaisons sont stériles, elles induisent l'idée pernicieuse d'une forme de décadence, comme si la foi, aujourd'hui, se perdait. Je ne crois pas que notre monde moderne soit moins propice à l'annonce de l'Évangile. Je suis même persuadé du contraire, tant je constate la faim de nos contemporains pour une vie qui ait du sens. Nous sommes en 2011 : c'est ce monde-là que nous avons à aimer.

L'urgence pour l'Église en France ?

Si j'osais !

Allez-y...

Écoute, Église, arrête de t'occuper de toi-même. Tu es comme tu es et, après tout, tu n'es pas si mal ! Oublie-toi un peu et va donc t'occuper des autres !

L'Esprit continue de travailler secrètement ce monde ?

Comment en douter ? Il y a tant et tant de signes d'espérance. Il nous faut juste des yeux pour voir. Évidemment, si nous restons focalisés sur le pauvre grain de blé que nous avons planté et qui ne lève pas là exactement où nous l'attendons, nous sommes désespérés. Mais regardez les iris : vous les plantez là et ils surgissent deux mètres plus loin avec leurs rhizomes souterrains. Ce que Karl Rahner appelait « les canaux souterrains de la grâce ». Dieu est un planteur d'iris ! Et ça lève, ça pousse à plein. Mais souvent à côté de nos pauvres pots de fleurs. Soyons confiants : c'est un printemps que nous sommes en train de vivre !

À quoi va ressembler votre retraite ?

Ce sera un temps de retrait : je vais me reposer, écrire, prier, animer des retraites, continuer de me nourrir de la Parole.

Un temps plus... « contemplatif » ?

C'est un grand mot, mais qui correspond sans aucun doute à un vrai désir.

Y aura-t-il du temps réservé à votre secrète passion pour... la pêche à la ligne !

Bien sûr ! J'espère redevenir davantage « pratiquant » : il n'y a pas meilleur moyen d'entrer dans le silence ! ■

... répudiation. Et il se prononce clairement contre la répudiation, acte qui consiste à rejeter son conjoint comme une chose pour en choisir un autre. Peut-on totalement assimiler répudiation et divorce ? On utilise ce mot de « divorcé » à la fois pour désigner celui ou celle qui s'en va pour un ou une autre et pour désigner celle ou celui qui se trouve abandonné, rejeté. Bien sûr, il y a des cas où les torts sont partagés, mais le plus souvent pas à égalité ! Enfermer toutes les situations dans ce seul mot de « divorcé » ne semble pas juste. La faute n'est pas la même pour celui ou celle qui s'en va et qui laisse l'autre désespéré avec deux ou trois enfants à élever... On ne peut pas aborder ces questions difficiles sans avoir un authentique souci pastoral, parce qu'on ne peut pas, d'un côté, affirmer que les sacrements font la vie chrétienne et, de l'autre, continuer à demander aux hommes et aux femmes blessés dans leur amour de vivre leur foi sans sacrement ! Comment un homme ou une femme peut-il être ainsi laissé au cœur d'un péché sans pardon possible ? Il me semble urgent de se poser la question, sans brader le sacrement de mariage, sans faire l'impasse sur la nécessaire reconnaissance de ses torts, sans oublier le respect dû au premier conjoint.

On entend parfois dire que ce monde d'aujourd'hui serait plus rétif à l'annonce de la foi...

Ce jugement repose sur un fantasme : hier ou avant-hier aurait existé une prétendue « chrétienté » dans laquelle l'ensemble de la société se serait reconnue à travers les valeurs de l'Évangile. Mais cette « chrétienté » n'a jamais vraiment existé ! C'est une mauvaise reconstruction historique. Il y a eu des systèmes chrétiens dominants. Il y a eu une forme de culture chrétienne dominante. Il y a même eu une pratique religieuse rituelle majoritaire. Mais qui peut dire ce qui se

Vers une
Église de la
confiance.

À partir
de l'expé-
rience des
communautés
locales, ce
livre collectif
engage une
réflexion sur
l'organisation
de l'Église.
Éd. Bayard,
15 € (paru-
tion début
janvier).

